

crístinaescobar

Funambule des émotions.

Cristina Escobar œuvre pour raconter ce qui la touche, ce qui malmène la tranquillité de son esprit : les fondements de notre société, les desseins du monde qui nous entoure et les moteurs des hommes qui le font, les sources et conséquences des conflits, des utopies. Elle développe une narration à partir d'objets du quotidien, de dessins, de sculptures et d'installations, mêlant la fiction à la réalité, le quotidien à l'exceptionnel pour s'approcher au plus près de la vérité. a un jeu de funambule, un équilibre savant à doser pour donner à voir plus et plus loin ; un jeu de sens et de contre-sens qui surprend, interroge, confond, bouscule le plus souvent. Elle rompt avec l'attendu et nos habitudes de perception, touche notre conscience avec autant de gravité que d'humour, autant de violence que de poésie.

L'émotion est le catalyseur de ses créations, toujours figuratives, sur le fil de la vie, de la mort, à la recherche de la mémoire individuelle et collective. Ces œuvres témoignent d'une volonté de reconnaissance des libertés bafouées, des vies tronquées, des paroles censurées et des mémoires oubliées. Avec légèreté, l'artiste soulève les frontières, redessine le monde, sa géopolitique et nos sociétés en construction ; elle raconte les guerres et les morts inutiles et interroge l'exil des hommes, les quêtes de l'ailleurs rêvées ou forcées. Cristina revisite aussi son quotidien, avec ses violences et ses contradictions, sa fragilité. L'humain habite chacune de ses œuvres.

L'artiste plasticienne manie avec élégance matière qui s'impose de manière instinctive par rapport au sujet. La couleur, résumée dans son œuvre au blanc et au noir - choisis pour leur neutralité - finit toujours par renforcer le sujet, acquérir un poids ; elle donne un indice, soulève une ambivalence. La réalisation plastique des créations est toujours extrêmement poussée, soignée, finie : « c'est le chemin le plus court », dit-elle, pour s'adresser à notre esprit endolori et endormi, dont la curiosité est portée par la contemplation de belles choses. Cristina Escobar joue avec le sens des objets, des images et des mots et nous permet ainsi de regarder jusqu'au bout, l'histoire, même cruelle, qu'elle nous présente. Elle nous invite à parcourir ce fil de funambule qu'elle a tiré d'un bout à l'autre du monde, saisit le moment du vertige, où tout bascule, pour attraper notre conscience, faire jaillir le questionnement, et nous réveiller d'un claquement de doigt.



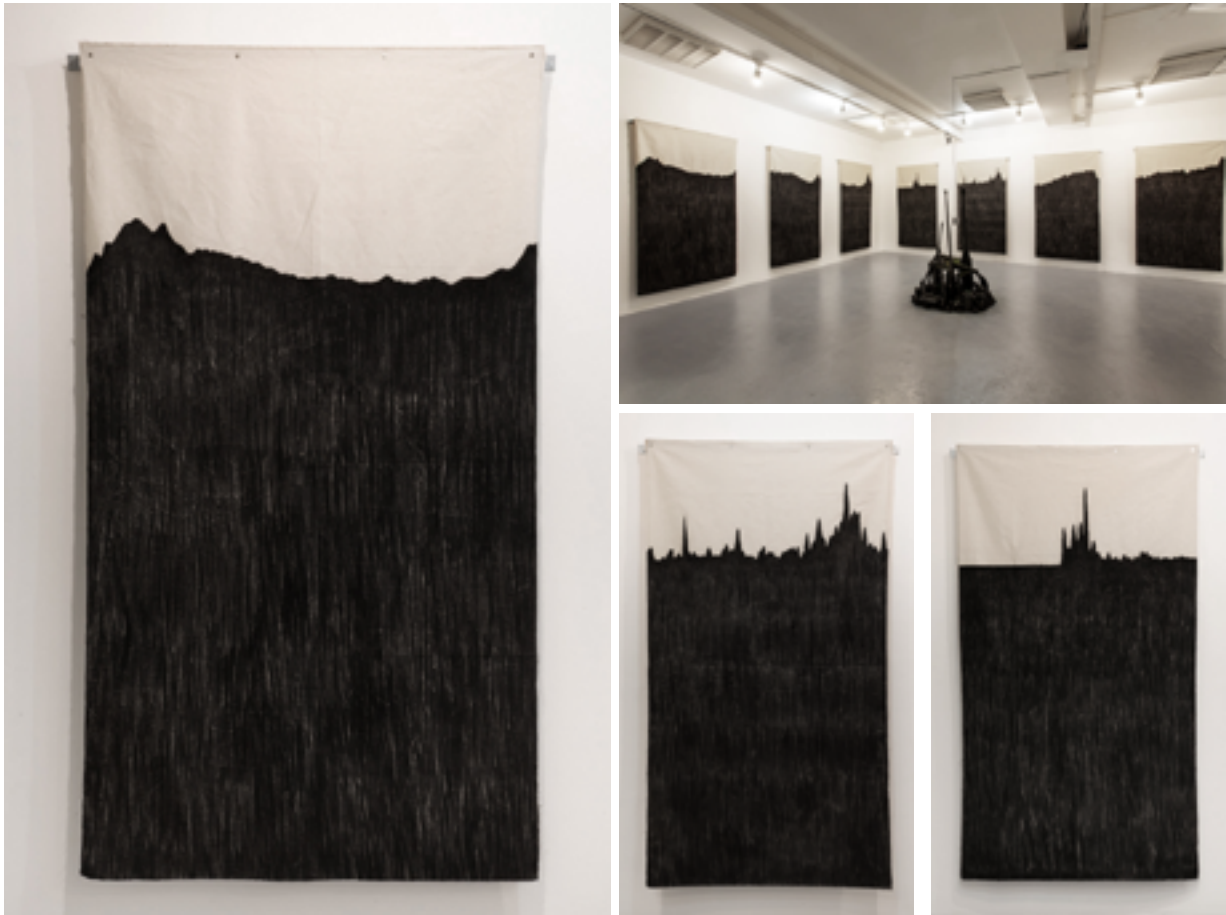
Dès ses débuts à Cuba, son pays d'origine, l'artiste s'est intéressée à des questions de société, tout en recevant une formation académique et travaillant dans le milieu théâtral. De ces deux apprentissages on retrouve la pureté de la ligne et l'intérêt pour l'objet dans l'espace. La suppression parfois de la couleur dans son oeuvre bi-chromique éloigne radicalement de l'exubérance de la culture cubaine, l'artiste semble préférer un style minimaliste. L'oeuvre de Cristina Escobar est souvent liée au déplacement, au voyage, au temps et aux frontières.

L'enfermement ainsi que le cercle sont des réflexions récurrentes dans son oeuvre, dans ses aspects formels et conceptuels. [...] L'apparente perfection cache l'injustice des sujets abordés et contrebalance des propos souvent dénonciateurs. C. Escobar joue ainsi sur les multiples perceptions que peut avoir le spectateur et le trouble suscité par cette beauté plastique.

Extrait du texte de Marie Terrieux pour le catalogue Talents Contemporains de la 7ème édition / Fondation François Shneider, janvier 2019.
Marie Terrieux / Directrice

Paysages de la mémoire / 2021

série des dessins, charbon sur tissu (Projet participatif)



L'oeuvre *Paysages de la mémoire*, évoque la constitution d'un lieu imaginaire, sous la forme d'une carte mémoire qui dessine peu à peu un paysage imaginaire. Ici, le paysage se crée à partir des récits collectifs et des mots appartenant à la mémoire collective des personnes rencontrées. C'est un paysage des mots, des récits, des métaphores, des citations, des voyages imaginaires... Un paysage mentale qui gagne à lui seul le statut d'un paysage physique, naissant de la poésie du langage, de la pensée et de l'écriture.

Le processus commence avec la rencontre du public. Chaque participant est invité à raconter une histoire appartenant à sa mémoire individuelle et en relation avec le lieu occupé. À partir des récits recueillis, un mot ou une famille des mots, représentant ou illustrant le plus précisément possible leur propre histoire est sélectionné. Le mot ou les mots choisis par chaque participant, sont rédigés dans l'outil Ngram Viewer, pour donner lieu ainsi à un ou plusieurs lignes graphiques. Chaque courbe apparente est la base de la création de différents éléments qui créent les dessins. L'ensemble représente un paysage devenu ici physique, à partir de la mémoire collective des participants.

Ngram Viewer est une application linguistique proposée par Google, permettant d'observer l'évolution de la fréquence d'un ou de plusieurs mots ou groupes de mots à travers le temps dans les sources imprimées. L'outil Ngram de Google repose sur la base de données textuelles de Google Livres. Les textes issus de Google Livres sont classés en fréquence de séquences de mots (appelées ngrams) par année d'édition, chaque séquence de mots est alors affectée d'un « poids ». Le terme ngram désigne dans ce contexte une suite de « n » mots, ce qui est un cas particulier de la notion de n-gramme. Lorsque l'utilisateur demande une comparaison de plusieurs séquences de mots, l'outil trace alors des courbes permettant de comparer leur fréquence d'usage au cours du temps.

L'oubli / 2021

écriture sur savon de 15 kg



La phrase « *On lavera nos corps jusqu'à l'oubli, on oubliera les mots, on oubliera l'oubli* » est écrite sur un savon, que j'ai confectionnée moi même avec l'accompagnement du savonnier de la bastide de Monflanquin.

Ici le savon est un matériau qui donne le sens à la phrase écrite. Le savon en étant un matériau éphémère et transformable, il évoque le symbole du temps et de l'oubli. Dans un perpétuel recommencement « oublier l'oubli » invite à rester en permanence avec ses souvenirs, habitant notre corps de mémoire.

L'ombre des choses / 2021 (commencement)

objets variés vernis en noir, ampoule (Projet participatif)



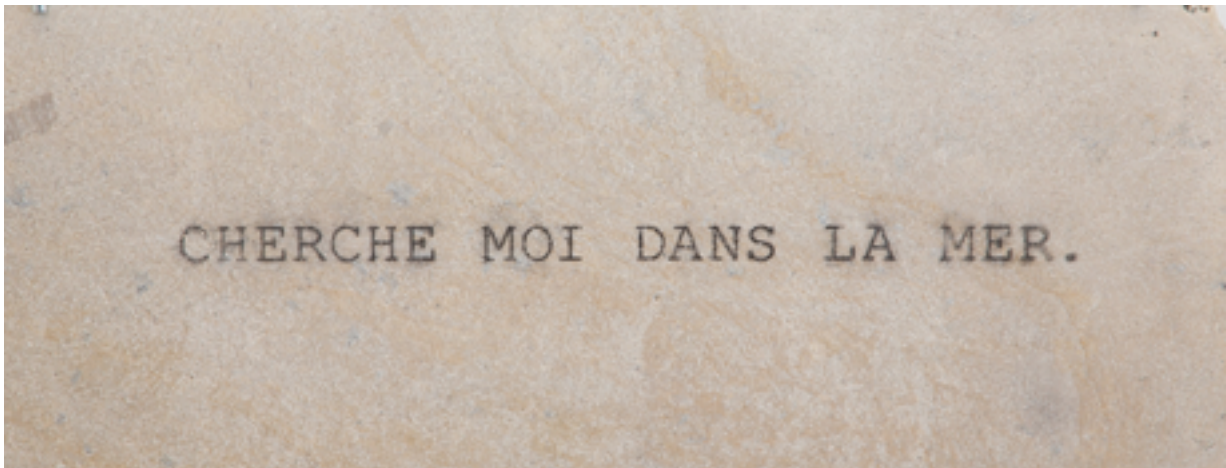
(Recueil d'objets variés évoquant une histoire personnelle et identitaire de chaque participant.)

Cette oeuvre est une oeuvre participative et évoluera au fur au mesure du temps. Elle évoque la constitution d'un espace de mémoire collective à partir de la mémoire individuelle de chaque participant. Tout d'abord, au sol sont disposés plusieurs objets qui représentent des souvenirs ou des étapes clés de ma vie, ceux qui n'ont jamais pu quitter, ceux qui restent comme ma propre ombre, ceux qui m'habitent en permanence.

Cette démarche invite les visiteurs/les habitants des lieux où je me trouve ou expose, à participer et à disposer ou/et abandonner à leur tour un objet sur l'espace dédié. Les objets apportés par les participants, évoqueront de la même manière que mes objets personnels, un souvenir, une mémoire ou un vécu marquant une étape de leurs vie, intégrant et complétant ainsi l'oeuvre. Au milieu de l'espace une ampoule nue avec une lumière chaude est installée près du sol, à l'hauteur de ma poitrine, elle est suspendue d'un câble électrique. Elle donne une image d'intimité, de pauvreté matérielle, d'abandon et de lumière guide/rêve à la fois, propre du lieu de mon enfance et de mon parcours personnel.

Chaque objet (varié du quotidien et appartenant à un vécu personnel) a été peint en noir, cette action appuie la nouvelle condition de chaque objet, celui d'une ombre. La démarche « d'effacer » l'identité de chaque objet (couleur, vécu, traces, usures...) donne lieu à un espace où toutes les identités viennent à former un ensemble, une seule identité. Ceci vient en confrontation directe et crée un dialogue/pont en parallèle avec mon propre vécu personnel. La forme qui donne la manière dont les objets sont installés fait allusion à une île. Cette image confirme ma propre condition et d'une manière onirique, la condition de chacun d'entre nous : *Être une île*.

L'innombrable / 2021
écriture sur pierre calcaire



Ce texte transféré sur 4 éléments en pierre calcaire est l'un de nombreux textes que j'ai pu écrire entre 2020 et 2021, lors de l'enfermement suite à la pandémie. Le fait qu'il soit sur pierre il prend une condition pérenne. La pierre est symbole de soutien et de permanence, de fondation. Le texte fait allusion à un état profond des émotions diverses et d'existence. Il évoque l'abîme et la disparition, le désespoir et la mélancolie, la présence et l'absence.

L'illusion / 2021

projection d'une image sur cible en bois, tissu voile et couteau de lancé avec ruban et écriture



Suite à des dialogues menés avec les habitants de la bastide de Monflanquin et à leur récits de mémoire et des histoires de famille, il évoquaient souvent le fait que les images de leur souvenirs devenaient presque effacées, comme s'il s'agissait d'un « voile » qui transformait avec le passage du temps le réel de l'événement.

Pour moi cette évocation était liée inévitablement à l'illusion. J'ai donc sélectionné dans ma propre mémoire personnelle une image d'un lieu où j'avais vécu un événement important par le passé. Cet événement avait été pour moi un moteur déclencheur d'une série des décisions que j'avais pris par la suite. Avec le temps, j'ai réalisé que ce que j'avais reçu de ce souvenir était complètement faux, pas réel, mais plutôt une image illusoire de ce que j'ai cru être possible, véritable.

Ici, la cible représente le cours d'une vie, le voile évoque l'effacement de l'image, du lieu et le couteau de lancé avec le ruban noir fait allusion au geste du hasard et de pulsion, la force de la relation que nous entretenons entre un présent concret et un passé volatile, la présence ancrée de l'illusion.

Illusion : Interprétation fautive de ce que l'on perçoit, apparence dépourvue de réalité.

Palabras al viento / 2021

installation in Situ, écriture sur une série de 15 tissu en dimension variable (Projet participatif)



Sur une série des tissus choisis en accord avec les textes apparents, diverses phrases issues de rencontres fortuites au sein d'un village (Monflanquin durant ma résidence à POLLEN), sont peint en couleur or et argent.

L'oeuvre est présentée in Situ dans l'espace urbain sous forme d'installation suspendue. Les différents textes font ainsi une évocation aux mots qui sont prononcés au quotidien lors des conversations banales et dialogues au hasard des rencontres. Chaque tissu est installé à proximité du lieu que je l'ai entendu.

Vivre encore du projet «CrossOver» / 2020

performance-chorale, 10min de représentation (Projet participatif)



Performance avec un groupe des personnes en réinsertion sociale. Travail mené en dialogue avec le sociologue Johan Freichel.

Dans le cadre de la mission du projet participatif et transversal «Cross-Over» il y a trois volets qui ont été créés et menés avec les pensionnaires du Centre d'accueil et de réinsertion sociale (ARS) Camille Mathis à Nancy. Ce projet de performance-chorale, qui est le premier volet, a été créé à partir de la chanson «Vivre encore» de Bernard Lavilliers. Celle-ci a été choisie parmi plusieurs propositions données aux participants. Elle entre en relation avec le vécu, la mémoire collective et individuelle des participants de ce projet.

Dès les premières rencontres en 2019 à l'ARS, les pensionnaires ont reçu une carte du quartier, ainsi qu'un petit carnet de notes. Sur chaque carte chaque participant a été invité à tracer les trajectoires quotidiennes parcourues dans le quartier. En parallèle, sur les carnets, chaque participant devait écrire de manière aléatoire et intuitive, ce qu'ils ressentaient lors de ces déplacements : les émotions, les sentiments, la narration du regard, en relation avec leur mémoire individuelle et leur vécu personnel et en écho à l'ouvrage de Georges Perec «Tentative d'épuisement d'un lieu Parisien», ouvrage proposé comme référence par le sociologue Johan Freichel, faisant allusion au lieu habité. Un atelier d'écriture a été mené en groupe à partir des phrases et des images récoltées. Ces mots issus de l'atelier d'écriture, sont acclamés lors de la performance en déambulant entre le public, (Liste des mots sur la page suivante).

Chaque tracé réalisé sur la carte physique a été isolé et assemblés par la suite pour dessiner une carte mentale, (réf. Volet oeuvre suivante). Ces tracés ont servi de base à la production d'une musique numérique, à la création d'un son expérimentale, c'est à dire, ces lignes «dessinées», selon les formes aléatoires apparentes, ont été traduites et importés dans un logiciel de traitement de son et ont donné lieu à différentes sonorités et niveau des décibels, à une nouvelle mélodie... Cette «musique des trajectoires» est la base du départ de la performance.

Liste des mots issus de l'atelier d'écriture pour la performance-chorale «Vivre Encore»

L'inconnu
Puits sans fin
La passage
Les deux rives
J'irai à tâtons
Changement de vie
Vague à l'âme
Frontières invisibles
J'ai envie de vomir
La disparition
Espoir, désespoir
Eaux calmes
Trou sans fond
Dos au mur
Une fuite
Un voyage
Béton liquide
Horizon
La croisée des chemins
La plage
Gens remplis du vide
Je ne vois rien de visible
Ennui et lassitude
Soleil de plomb
Des eaux calmes
Plaque d'égout
La porte s'ouvre et se ferme
Je marche et je pense
Je ne passe pas sous une échelle
Il y a que de l'eau

Le couché du soleil dans la nuit
Tic-tac tic-tac
Café, clope, café, clope
Le noir et le blanc
Le bruit du vent
Le cri de l'eau
L'errance
Le silence
Je m'étouffe, je me noie
Nuit blanche
Cri de sang
Vivre encore
Aujourd'hui je suis en sucre
La pluie frappe le trottoir
Rien, absolument rien
C'est humide et il y a un odeur de vécu
Le plastique est bruyant et imperméable
Il y a des langues pleines des poils
Des chiens sans maître
Bruit liquide
Mon corps est tellement lourd
Mes pieds sont humides
Je suis petit, un élément insignifiant
Invisible, indicible
Je suis grand parce que je suis petit
Je suis cendre et je suis charbon
Je suis une goutte d'eau
Cette odeur de frites me donne la nausée
Cherche moi dans la rivière
L'enfermement

Carte mentale du projet «CrossOver» / 2020

roderie avec la technique du tricotin sur toile. Dimension de 9m² (Projet participatif)



Broderie réalisée en collectif avec le groupe des femmes de l'atelier patchwork de la Maison Bazin en partenariat avec le Centre d'accueil et de réinsertion sociale (ARS) Camille Mathis à Nancy.

Cette oeuvre participative représente une *carte mentale*. C'est le deuxième volet de la mission du projet participatif et transversal «Cross-Over». Elle a été réalisée à partir de trajectoires tracées par un groupe des personnes pensionnaires du Centre d'Accueil et de Réinsertion Sociale à Nancy (ARS), sur le quartier de Deux Rives à Meurtre et Moselle, (réf. Oeuvre précédente et suivante).

La dimension de la surface de la carte évoque l'espace minimal d'une chambre à coucher (9m²). Ceci rentre en confrontation directe avec la problématique de l'habitat des participants en réinsertion sociale, où la majorité ont «habité» l'espace public avant d'être accueillis par le centre. Cette *carte mentale* évoque le lieu habité, vécu.

Trophées / 2018 - 2019

40 éléments en marbre blanc de Carrare. Dimensions variables (Projet participatif)



Collection Fondation François Schneider / Prix Talents Contemporains 2019.

Lors d'une résidence artistique en Italie, j'ai été immergée 2 mois au sein d'un camp des réfugiés. Je me suis intéressée aux objets liés à la géographie de l'immigrant et à l'affect. Lors de mes recherches, mon intérêt était de créer un inventaire d'objets de voyage, qui pouvaient témoigner l'histoire de leur traversée et la mémoire.

Face à l'absence d'éléments ou d'objets physiques des migrants que j'ai rencontré, j'ai décidé de créer des objets afin de matérialiser leur voyages. Le seul objet commun et existant entre eux était le récit de ces traversées. Je les ai demandé donc de tracer de mémoire, sur une carte de la Mer Méditerranée, le chemin parcouru. À partir des trajectoires recueillies, j'ai dessiné chaque tracé en numérique et j'ai donné à chaque ligne une rotation en 360° sur un axe dans un logiciel 3D. Suite à ce geste, tous ces tracés donnaient lieu à un objet unique, ce qui appuyait en force le parcours individuel qui leur était propre. Chaque objet était différent, mais ils avaient tous en commun une physionomie circulaire.

La forme circulaire donne lecture à la forme terrestre, le mouvement cyclique et rhétorique du processus migratoire et du voyage. Chaque objet semblant à une «toupie» évoque un mouvement axé sur lui-même, dans un état d'un éternel présent, car ici le geste reste toujours sur la même place. Chaque objet est un voyage vécu.

La Houle / 2018

mât en bois, métal et drapeaux de l'UE.



L'installation évoque la danse de la *cinta*, une danse traditionnelle cubaine inspirée par *la tumba francesa*. Je m'intéresse au geste circulaire de cette danse et à son mouvement cyclique, car ici les danseurs tournent autour d'un mât en tissant des bandeaux colorés sur son axe.

Le mât, en tant que symbole axial, est une représentation de «l'axe du monde». Il symbolise l'aspiration de l'homme vers le sommet, à partir de sa nature inférieure, pour atteindre le ciel, la nature supérieure. Ici, c'est pour atteindre une vie meilleure car les migrants traversent mers et terres en poursuivant leur rêves. Ce mouvement axial n'est pas soumis aux conditions de l'espace et du temps, c'est à dire que tous les possibles sont possibles.

Tout comme la pièce *Trophées*, cette œuvre donne la lecture d'un présent éternel évoquant l'immatériel. L'idée de rotation et de mouvement signifie le changement continu des choses manifestées, néanmoins le centre reste immobile, fixe et inaltérable dans ce présent éternel. Je remplace les bandes colorées par les drapeaux EU, ce qui évoque poétiquement le tissage et le métissage de l'Europe par les Hommes venus d'ailleurs. L'installation se présente également en performance. Les 6 participants (migrants du camp des réfugiés) actionnent la danse autour du mât, tissant et détissant les drapeaux.

Dictionnaire Illustré du Novlangue / 2016 - 2017 (sélection)

série de dessins, crayon sur papier, 40cm x 30cm.



(Le novlangue, en anglais newspeak, est la langue officielle d'Océania, inventée par George Orwell pour son roman 1984, publié en 1949. Le principe est simple : plus on diminue le nombre de mots d'une langue, plus on diminue le nombre de concepts avec lesquels les gens peuvent réfléchir, plus on réduit les finesses du langage, moins les gens sont capables de réfléchir, et plus ils raisonnent à l'affect. La mauvaise maîtrise de la langue rend ainsi les gens stupides et dépendants. Ils deviennent des sujets aisément manipulables par les médias de masse tels que la télévision. C'est donc une simplification lexicale et syntaxique de la langue destinée à rendre impossible l'expression des idées potentiellement subversives et à éviter toute formulation de critique de l'état, l'objectif ultime étant d'aller jusqu'à empêcher l'« idée » même de cette critique. Hors du contexte du roman, le mot novlangue est passé dans l'usage, pour désigner péjorativement un langage ou un vocabulaire destiné à déformer une réalité, ou certaines formes de jargon.)

Dans mes recherches, j'ai trouvé un petit dictionnaire de la langue Novlangue. Partant sur le principe du pouvoir de manipulation de médias de masse, j'ai écrit chaque mot de ce dictionnaire dans l'espace du moteur de recherche « image » en Internet, par la suite je choisis une image, généralement la première qui se dévoile ou bien celle qui est la plus juste à mon critère, j'utilise cette image pour illustrer le mot du dictionnaire Novlangue. Je reproduis l'image en dessin, le choix de l'image est influencé par ma propre critique et le résultat du dessin est influencé par l'émotion, la mémoire individuelle et collective, provoqué par l'association image et mot.

Ce que je trouve intéressant dans cette démarche est que l'image correspondant au mot rédigé évoque parfois tout autre sens, caractéristique propre de la langue Novlangue. L'image influence ainsi la direction de la réflexion et le sens véritable du mot ou pas, laissant tout place à l'affect.

Le lotissement / 2015

installation, 20 tentes, polyuréthane, polyester, bois, dimension variable.



(...) Cette installation joue des anaphores visuelles et formelles. La répétition rythmée des tentes usinées, rappelant le mode de production de leur référent, placées dans un désordre apparent, invite le public à la contemplation, à la déambulation.

(...) Chaque tente présente des traitements différents (ondulations de surface, intérieurs plus ou moins dévoilés ou fermetures complètes) et chacune renvoie à la variété des vies, la diversité des histoires des sans-abris : expropriation, rupture sociale ou familiale, exil politique, économique ou religieux, quête d'une vie meilleure ou d'une terre d'accueil. Autant de situations uniques, complexes placées sous le même vocable ; autant de destins auxquels est proposé toujours une seule et unique solution d'habitat et donc d'habitus, de mode d'existence.

Le noir participe à l'harmonisation de ce paysage urbain, mais aussi à la négation, dans une architecture de pierre blanche, de cette société d'éphémères : Paris et son ombre. Ce lotissement, au cœur de la capitale, comme un mirage au cœur d'un désert révèle deux sociétés qui se construisent l'une sur l'autre, l'une aux dépens de l'autre, l'une malgré l'autre. Une ville qui semble se dresser comme des dunes, puis s'immobiliser en résistance contre un réseau urbain dense et limité. Cette poussée d'îlots humains, métaphore du morcellement de notre société, éclate une organisation urbaine vieille de 150 ans, limitée par ses frontières tant géographiques qu'économiques et sociales. Ce lotissement est vide, mais il n'est pas une ville fantôme, une ville-dortoir, on y sent l'attente, les allers-retours, la vie qui s'éternise, qui s'obscurcit... Les rêves se sont enfuis, les espoirs aussi.

Nous regardons ici, vraiment, ce que nous ne voyons plus – ou ne voulons plus voir – dans Paris (ou ailleurs). L'artiste nous amène, par cet autre lieu, à revenir sur cette situation humaine, à rompre notre distance habituelle, à remettre en cause nos impressions de déjà vus, et à nous confronter aux mirages de nos sociétés.

Extrait du texte de Sophie Toulouze.

Pèlerinages / 2015

série de 7 dessins, crayon sur papier, 40cm x 40cm.



Pèlerinages évoque le voyage et le déplacement. Je suis partie sur de vrais passeports de divers pays, qui, pour une raison ou pour une autre présentent ou ont présentés une problématique de droit de passage et de flux migratoire.

Ici, chaque passeport est dessiné tel qu'il existe dans la réalité, en respectant les dimensions, les traits et les filigranes propres à chacun d'entre eux. Ceux-ci vont dialoguer avec les images «ajoutées» sur ces pages, c'est à dire, je dessine des images d'actualité en tenant en compte les dessins déjà présentés sur chaque passeport. J'utilise deux des pages destinées à recevoir les tampons de visa ou le permis des douanes, faisant possible le libre transit hors ces territoires.

La cité idéale / 2014

peinture murale, acrylique noir et or, 600cm x 300cm.



La cité idéale est l'incarnation intellectuelle et matérielle de l'utopie, une conception urbanistique visant à la perfection architecturale et humaine. Elle aspire à bâtir et à faire vivre en harmonie une organisation sociale singulière, basée sur certains préceptes moraux et politiques. Depuis quelques temps, je m'intéresse à l'espace et à l'architecture des prisons panoptiques, régies par une forme d'idéalisme. Le panoptique est un type d'architecture carcérale imaginée par le philosophe utilitariste Jeremy Bentham. L'objectif de la structure panoptique est de permettre à un gardien, logé dans une tour centrale, d'observer tous les prisonniers, enfermés dans des cellules individuelles autour de la tour, sans que ceux-ci puissent savoir s'ils sont observés. Ce dispositif crée un « sentiment d'omniscience invisible » chez les détenus, en les amenant à changer d'attitude et de comportement social. La prison interroge sur le réel statut de l'espace.

Ce qui m'intéresse dans ce type de prisons, ce sont les schémas d'après lesquels elles sont conçues, ainsi que la force qu'elles exercent sur un individu mis à l'écart de la société, afin de respecter des règles établies. J'ai pu constater que les plans architecturaux d'une prison panoptique sont très similaires à ceux d'une cité idéale, dans la façon de bâtir ces deux lieux controversés ; on commence à imaginer un espace en harmonie et surtout on fait en sorte qu'il soit conçu bien avant de loger ses habitants. Quand on regarde le plan d'une cité idéale, ce plan est conçu de manière circulaire ou semi-circulaire avec une place au centre, les bâtiments prenant cette place comme point de départ. Généralement, ces cités idéales sont encerclées par un mur, afin de la protéger des envahisseurs. Pour les prisons panoptiques le point de réflexion est basé sur le même principe, le mur encerclant le lieu servira cette fois à empêcher la sortie de ceux qui habitent le lieu et la place au centre est remplacée par une tour panoptique.

Je suis donc partie des plans des bâtiments vue du ciel de ces prisons panoptiques, afin de constituer une carte imaginaire. Un espace inconnu émerge à partir de ces formes, évoquant l'abstrait et l'utopique. En positionnant ces plans dans une continuité, l'ensemble forme « une cité idéale ».

Premières pierres / 2014

installation, sept éléments en pierre de Lens taillée, H100cm x L100cm.



Production en collaboration avec l'entreprise France Lanord & Bichaton.

Je me suis intéressée à l'évolution du prix, à l'inflation et aux spéculations de l'immobilier dans le monde. Dans mes recherches, j'ai choisi sept premières puissances économiques mondiales et je suis partie d'une étude effectuée sur cette évolution. J'ai sélectionné une période d'évolution datant de 1977 jusqu'à nos jours et j'ai taillé dans sept éléments en pierre de Lens, les graphiques résultant de cette étude.

Au départ, chaque pièce en pierre mesure 1M^2 , cette mesure étant la référence de cette évolution ; et 20 cm d'épaisseur, épaisseur récurrente d'un mur extérieur dans l'édification standard. Une fois ces graphiques taillés dans les pierres, une partie de l'espace est supprimé, évoquant ainsi l'imaginaire et la disparition. Dans l'ensemble, l'installation évoque les restes d'une bâtisse, cette image dialogue comme un lieu de disparition et de mémoire, donnant ainsi naissance à un nouveau lieu. Disposées au sol en verticale, elles font office de colonnes. Cette lecture de colonnes, où la fonction est nulle, car ce qui devrait les habiter n'existe plus, évoque l'effondrement d'un idéal.

Croisières / 2014

série de 64 dessins, crayon sur papier, 21cm x 29,7cm.



En compilant de vraies images d'actualité, je sélectionne et je m'approprié des images qui montrent des embarcations à la dérive. Chaque jour des milliers de personnes originaires d'autres pays ou des autres continents, essayent de traverser la mer à la recherche d'une vie meilleure, d'un lieu meilleur.. Ces lieux imaginés persistent, par la méconnaissance, et motivent la traversée de ces individus, impulsés par l'utopie et les rêves. « Le bateau, c'est un morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est livré en même temps à l'infini de la mer... Le navire, c'est l'hétérotopie par excellence, la plus grande réserve d'imagination. Dans les civilisations sans bateaux les rêves se tarissent... »

Les couronnes / 2013 - 2014

installation de 29 couronnes en acier, thermolaquage noir, 22cm de diamètre chaque élément.



Chaque couronne dessine une frontière existante fermée ou interdite, matérialisée par un mur ou par un barrage. Ces frontières sont sensibles, provoquant des conflits et des pertes humaines chaque année. Ici, elles sont pliées sur elles mêmes formant un cercle, évocation de l'enfermement. La forme évoque également l'objet de la couronne, symbole de pouvoir et de la douleur. Le noir illustre l'inconnu et le deuil.

Classification des frontières / Inventaire des couronnes.



À la recherche du bonheur / 2013

dessin, crayon sur papier, 21cm x 29,7cm.



Les cartes postales sont des symboles de voyages, toujours illustrées par de belles images. Par l'image qui y est toujours représentée, elles vacillent entre les frontières du réel et de l'irréel.

En respectant ce format, je cherche des images médiatiques actuelles dans des journaux ou sur Internet. Je m'approprie ces images par le dessin, afin de composer mes propres cartes postales, ou plutôt des cartes postales qui montrent la réalité des personnes qui les habitent. Je répertorie des timbres existants et je les choisis pour tisser un lien avec l'image représentée dans le dessin, créant ainsi un dialogue avec celle-ci.

Abordant des événements d'actualité, illustrant ainsi la réalité, je dévoile ces images autrement. Ces images m'interpellent, me parlent, me révoltent et posent de nouvelles questions politiques et sociales.

L'inconnu / 2013

écriture sablée sur une pelle, métal, bois, dimension variable.



Je m'en vais l'inconnu en suivant mon destin... L'auteur de cette phrase, qui reste anonyme, a été déporté le 2 septembre 1942 par le convoi N° 27 vers Auschwitz-Birkenau, Pologne. Cette phrase a été découverte à la Cité de la Muette à Drancy, qui servait de lieu de passage pour les juifs avant d'être déportés vers les camps de concentration, lors de la seconde guerre mondiale.

J'ai gravé sur une pelle un extrait du poème, la phrase est presque effacée, ce qui évoque l'oubli et la disparition, l'objet de la pelle évoque ainsi, le trou et la perte.

Un monde presque parfait / 2013

film art, couleur, son, durée 10'22".



Un monde presque parfait présente une histoire de circonstances, de tranches de vies, qui se suivent comme si chacun d'entre nous se trouvait positionné derrière l'objectif. Ces histoires évoquent le temps, l'absence, la perte et surtout l'errance ; une lutte inévitable pour un monde meilleur.

Fire ! / 2013

gravure par sablage sur billes en verre et étagère en bois, diamètre de 6cm chaque bille.



Dans le jeu des billes, celui qui tient le boulard est l'un des plus fort, le mieux armé. Ici, j'ai gravé sur trois billes en verre, appelées par leurs tailles des bouiards, les trois plus grandes puissances militaires au monde : la Chine, la Russie et les États-Unis.

Lignes de mire / 2013

cerfs-volants, sérigraphie sur tissu spinnaker et tiges carbone, 70cm x 60cm.



Ce qui m'intéresse dans ce travail, ce sont les frontières dites « interdites » ou « conflictuelles », matérialisées par des barrières ou des murs, interdisant tout passage. J'ai choisi dans un premier temps, les frontières entre les États-Unis et le Mexique, le Pakistan et l'Afghanistan, la Chine et la Corée du nord. J'ai sérigraphié les lignes qui délimitent ces frontières sur un tissu noir et fabriqué trois cerfs-volants.

L'idée ici, est de dessiner, de faire apparaître avec ces frontières, un nouveau paysage. En effet, les contours suggèrent un lieu montagneux, qui se dessine dans la continuité des traits sur l'ensemble des cerfs-volants. Ce lieu reste fictif, imaginaire, rêvé.

Clandestino / 2012

action plastique, installation, drapeaux des 26 États européens qui ont mis en œuvre l'accord de Schengen.



Clandestino évoque l'action d'une évasion, les drapeaux des 26 États européens, qui font partie de l'espace Schengen sont noués en formant une corde. Ici, les drapeaux sont unis, liés, comme ces États européens où le flux humain et le passage est sans grande contrainte. Le résultat de la progression de ce travail se présentera sous forme photographique. En m'introduisant au sein des lieux implantés dans toute l'Europe et préalablement choisis : préfectures, parlements... «la corde» constituée de ces drapeaux sera installée sur le point le plus haut de chaque édifice et lors de cette action une prise de vue sera réalisée.

L'accident / 2012

installation, bois, pvc, encrier et encre noire, 247cm x 175cm.



Une table en forme de globe est couverte d'une nappe de couleur bleu ciel du Pacifique. Sur la table, un encrier renversé : l'encre tache la table et forme les continents, liés entre-eux, transformés dans un seul et unique territoire.

« Je crois que l'accident y est pour quelque chose dans notre existence, même si j'ai la foi... L'homme est en train « d'éteindre » la terre, et cela aussi par le biais du pétrole, cause de nombreuses guerres et conflits politiques, la représentation de notre petite existence dans une « grande bleue », me paraissait la manière la plus appropriée et poétique d'en parler. Une tache qui vient salir une belle surface de couleur unie ».

Trous de mémoire #2 / 2012

installation linéaire de 9m environ, écriture sablée sur 20 pelles, métal, bois, dimension variable.



je me souviens du silence
je me souviens de la faim
je me souviens de la nuit profonde
je me souviens des chaussures rouges sang
je me souviens des larmes de ma mère
je me souviens des adieux
je me souviens des draps blancs
je me souviens du tic-tac
je me souviens de la peur
je me souviens de l'odeur de la terre humide
je me souviens de l'odeur du jasmin
je me souviens de la mer agitée
je me souviens de mon père sans moustache
je me souviens du soleil sans merci
je me souviens de Wenceslao
je me souviens de la pluie tropicale
je me souviens du chant de ma grand-mère
je me souviens des secrets
je me souviens des dimanches
je me souviens d'hier

Je suis partie du livre Je me souviens de Georges Perec. À partir de cet ouvrage, je me suis approprié la manière d'écrire de l'auteur, pour graver sur chaque élément mes propres souvenirs d'enfance.

La pelle évoque ici l'action de creuser, la perte, l'oubli... Créant ainsi les trous de mémoire.

Bye Bye Señor Piñera / 2012

installation linéaire 5m environ, machine à écrire sur 15 mouchoirs en tissu de 40cm x 40cm.



15 mouchoirs en tissu blanc sont installés au mur de manière linéaire. Sur l'ensemble des mouchoirs est écrit le poème *La Isla en Peso* de Virgilio Piñera. Le spectateur peut ainsi le lire, en passant de mouchoir en mouchoir.

Les mouchoirs ne frémissent pas dans les mains des « damas de blanco », ils sont immobilisés. Pourtant le geste d'au revoir, pourtant les pleurs. Légèreté paradoxale et fantomatique des mouchoirs. Ce mystère et cette beauté splendide d'un peuple en attente de déborder de la douleur. Mouchoirs en tissu, installés comme sur un porte-manteau, comme pour faire tranquille et rangé, ou oiseaux en repos sur un fil, supports d'un message qui n'a rien de la vacuité de certains adieux rituels, quand on agite le mouchoir sur le quai de gare. Tous les adieux n'ont pas le même poids. On y lit le poème de « *La Isla en peso* » de Virgilio Piñera : la résignation à tourner en rond sur une île à la vie étranglée.

Texte de Lilyane Beauquel.

Trous de mémoire #1 / 2012

table en acier percé, 100cm x 55cm x 70cm.



Trous de mémoire #1, est une installation qui prend comme départ un mobilier emblématique de l'histoire de l'humanité : la table. La table est un symbole de rencontre et de discussion, représentatif de l'origine des réunions sociales et des décisions. À partir de cet objet existant dans le quotidien de presque toutes les cultures, je présente la carte du monde percée dans le métal. Faisant appel à la première fonction de cet objet utilitaire : tenir, soutenir, contenir... Je crée par cette nouvelle physique un dialogue : ces trous évoquent à la fois l'annulation de la fonction première de la table, mais aussi l'accident et la disparition. Représenter le monde comme une passoire est aussi un appel à la mémoire collective des guerres vécues, des désastres climatiques, mais également des échanges et des flux de l'humanité.

Masques / 2012

dessin crayon sur papier, 80cm x 50cm.



Dans les objets les plus quotidiens du quotidien, le regard rêveur et lucide des femmes continue le monde et ses douleurs et ses violences. Dans ce projet en 6 dessins, chacune des oeuvres fait le grand écart entre la condition spécifique des femmes dans les conflits politiques et religieux, et la fragilité de ces objets du quotidien, dans une société où les droits restent inégaux : cocotte minute, fer à repasser, panier, passoire, bassin, attribués à l'univers féminin, sont transformés en casques. La cocotte minute, arme prête à exploser, est pression et tension, les trous à vapeur du fer à repasser dessinent le nuage d'une bombe atomique, le panier est une prison, la passoire est le monde percé de ses conflits, corps terrestre souffrant et morcelé.

La espera / 2012

installation, bande de 20m de longueur, tabouret en bois et tricot en laine noire, dimension variable.



Un petit tabouret est installé et une bande extrêmement longue en tricot avec ses deux aiguilles au bout, dessinent au sol un chemin roulé. L'attente d'un changement... L'attente qui pense le monde. Le temps nous parle d'absence, de silence et de transit.

«C'est une sensation que je sens à chaque fois que je retourne dans mon pays, j'ai commencé à avoir cette sensation après quelques années passés ailleurs, car avant je n'aurais jamais remarqué cela, j'étais aussi dans cette attente. On y a l'impression que tout le monde attend quelque chose, même si personne ne sait ce qu'il attend, car en réalité il ne se passe rien, il n'y a rien à attendre».

Machetes / 2012

acier et bois, dimension variable.



La machette c'est l'arme avec laquelle beaucoup de peuples ont gagné leur indépendance. À Cuba comme en Afrique, c'est l'arme de prédilection de guerre. Elle est bon marché et sans pitié.

« J'ai grandi avec cette arme. À Cuba, tout le monde possède au moins une machette, c'est avec la machette que les cubains ont gagné leur liberté pendant la guerre de 10 ans. Ils ont également fait prospérer l'économie du pays en coupant la canne du sucre, même si parfois c'est aussi l'arme qui est utilisée pour régler leurs « comptes », la machette fait partie de moi, c'est dans mon sang ».

L'artiste lui a donné un déploiement d'artère et de cœur, à la taille de son propre cœur. Le pouvoir de violence de cet objet rudimentaire et « insoutenable » s'amplifie dans la dimension organique. Acier, sang et chair. Quelque chose de si primaire que l'esprit s'égaré.

Texte de Lilyane Beauquel.

Full stop / 2012

caractère d'écriture sur tissu, 50cm x 50cm.



Le monde est ici dessiné par l'action répétitive de l'appui sur le caractère « point » de la machine à écrire, caractère de fin dans l'écriture, fin d'une phrase, d'un livre, d'une histoire... Laissant ainsi les traces imprimées sur le tissu, vestiges témoins de la continuité du geste.

Sólo para llorar / 2012

céramique émaillée et écriture sur 75 mouchoirs en papier, 26cm x 14cm x 8,5cm. (5 multiples)



75 mouchoirs destinés à sécher des larmes, chaque mouchoir contient le nom et la peine de condamnation des 75 intellectuels et écrivains, prisonniers politiques lors de « La Primavera Negra », le Printemps Noir de 2003 à Cuba. 29 journalistes, des bibliothécaires et militants des Droits de l'Homme, accusés d'être des agents des États-Unis.

Distributeur de conscience ? La boîte à mouchoirs invite le visiteur à déployer le mince papier, feuille de cahier d'histoire pour en recueillir les traces, ou vrai mouchoir, à y éternuer car cela gratte, cela irrite, l'air bien connu de la répression. Le temps menace et tarit les larmes de tristesse plus fortes que les larmes de colère. L'habitude de s'habituer au train des choses, en Chine ou ailleurs, la boîte est sans fond, distribution de noms inépuisable...

Texte de Lilyane Beauquel.

Toupie or not toupie / 2012

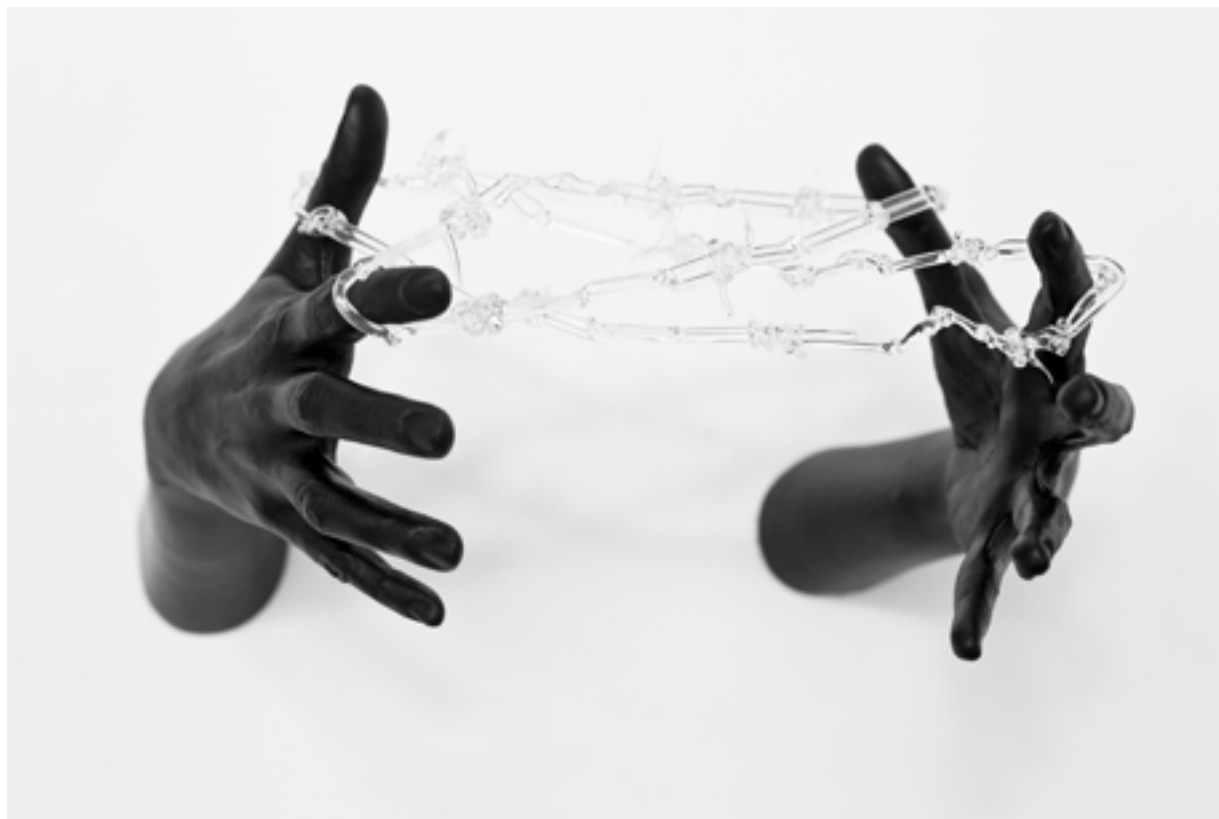
multiple, toupies en bois, or, tapis, dimension variable.



Sur des toupies en bois, je dessine le monde avec une feuille d'or. Le monde tourne... « Pour moi la toupie, c'est un symbole du voyage, du temps, et c'est aussi un sentiment de répétition, rester tout le temps à la même place, tourner en rond, créant ainsi un paradoxe. C'est un peu le rapport que j'ai avec l'argent et le pouvoir ».

Jeu de ficelle / 2012

plâtre synthétique et verre, dimension variable.



Ici une paire de mains en plâtre de couleur noire sortent du mur : elles jouent un jeu de ficelle de cour de récréation où l'on construit avec le fil entre ses doigts des objets comme la Tour Eiffel, mais la ficelle est barbelé, barbelé en verre. Cela peut casser, cela fait mal tout de même, la fragilité même est cruelle.

« Il y a beaucoup d'hommes qui rêvent d'un meilleur avenir et prennent des risques périssant sur le chemin ; des autres qui restent toujours à la même place, sans pouvoir se déplacer, privés de liberté et d'expression, privés de nouveaux territoires... ».

Jeu de dialogue / 2011

tabourets bois, fil et boîtes de conserve, dimension variable.



Je fabrique un « téléphone rustique » et deux tabourets, créant une action de dialogue ou de communication interpersonnelle qui est basée sur l'échange, un émetteur et un récepteur. Le fil étant trop long, il rend le dialogue impossible.

« Quand j'étais petite, j'ai joué avec un téléphone de ce type, ici, c'est une communication avec ma mémoire, mes souvenirs d'enfance, les fils étant trop long, le passé reste lointain, inaccessible. Georges Perec a écrit « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » dans son livre W, ou le souvenir d'enfance ; avec Jeu de dialogue, je recherche ces souvenirs, ces oublis...»

Turbulence / 2010

art vidéo, couleur, son, lecture en boucle, durée 3'58''.



Deux vidéos positionnées l'une en face de l'autre vont interagir, l'une utilise l'action comme moyen de dialogue et l'autre le mouvement comme réponse à cette action. L'activité de l'une est déterminée par l'activité de l'autre. En projection, l'espace entre les deux projections est déterminant, le souffle du premier sujet parcourt une distance comprise entre trois et cinq mètres avant d'arriver au deuxième sujet, créant la turbulence. L'univers sonore est un souffle pour la première vidéo et un bruitage de vent pour la deuxième. L'image et le son laissent ressentir une ambiance fantomatique, faisant ainsi référence à un espace inconnu, imaginaire, invisible.

Cette installation de art vidéo peut également être présentée sur deux ordinateurs portables et chaque ordinateur est installé sur une chaise, l'un en face de l'autre. Cette type d'installation et de mise en place dans l'espace, permet la lecture formelle du dialogue, un dialogue virtuel.

Afin de s'habituer / 2009

bois laqué, mousse et simili cuir, 180cm x 65cm.



Cristina Escobar a fabriqué un objet ambigu, une pièce de mobilier affichant délibérément une forme de cercueil – un « outil » symboliquement assez fort –, mais qui s'avère aussi, surtout, être un sofa. Le genre de proposition qui ne laisse pas indifférent, qui met plutôt mal à l'aise, qui d'emblée nous oblige à des « contorsions », non seulement mentales mais surtout physiques si nous nous essayons à l'utiliser. Il y a fort à parier que peu seront ceux qui « s'étaleront » dessus, comme on est enclin à le faire face à la télé avec la bière à la main et les caouètes pas loin avec l'original... On se sent plutôt un peu contraints d'emblée, en général ce n'est pas le genre d'objet dans lequel on remue beaucoup... Et alors peut nous gagner une envie d'évasion, ou de retard avant l'échéance, un désir de se mouvoir, de remuer quoi, histoire de prouver qu'on est encore en vie.

Texte de Ramon Tio Bellido.

Hommage à Lara / 2009

installation au sol, plâtre synthétique vernis, dimension variable.



26 mains sont disposées au sol, montrant l'alphabet de A à Z, en langue des signes. Ici, la couleur rouge et l'image que l'ensemble évoque, dévoilent de manière poétique et fragile, une certaine violence. L'espace reste submergé dans le silence.

Lara : déesse du silence dans la Mythologie romaine où le dieu Jupiter, irrité, lui fit couper la langue, afin de la priver de parole.

vuesexpositions

(Sélection)

L'ombre des choses

Résidence POLLEN / Exposition du 21.05 – 25.06.2021



Zones de Jonction

L'Octroi Nancy / Exposition du 01.10 – 10.10.2021



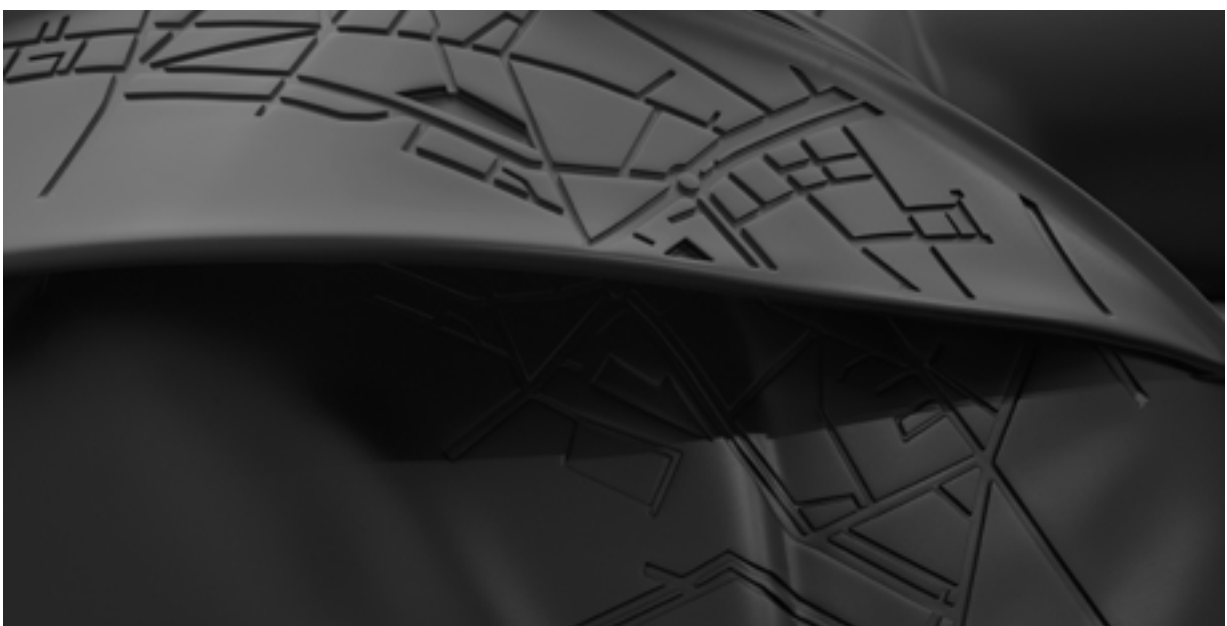
Prix Talents Contemporains

Fondation François Schneider / Exposition du 09.02 – 21.04.2019



Mirages

Musée des Beaux Arts de Nancy / Exposition du 13.03 – 04.05.2015



Autres Lieux

Galerie NaMiMa / ENSA Nancy- Exposition du 27.09 – 21.10.2014



Un monde presque parfait...

Galerie Premier Regard / Paris- Exposition du 23.01 – 07.02.2014



Everything in its place

Le Préau / Nancy- Exposition du 27.09 – 26.10.2012



Contact /

Cristina Escobar / Artiste plasticienne

Adresse Studio / Ginkgo

9, Rue Jeanne d'Arc
10 000 Troyes

Adresse Home /

27 bis, avenue du Général Gallieni- 10 300 Sainte Savine
tél / +33 (0)7 69 52 69 88

mail / escobar.cristina@aol.com

site / www.cristinaescobar.fr